Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

102-103 | 2005
Gérard Althabe

Une rue quelconque de Bucarest

Gérard Althabe

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1421>

DOI : 10.4000/jda.1421

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 355-369

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Gérard Althabe, « Une rue quelconque de Bucarest », *Journal des anthropologues* [En ligne], 102-103 | 2005, mis en ligne le 17 novembre 2010, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1421> ; DOI : 10.4000/jda.1421

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

Journal des anthropologues

Une rue quelconque de Bucarest¹

Gérard Althabe

- 1 L'ouvrage signé par Irina Nicolau et Ioana Popescu² est le résultat d'une enquête de terrain menée au début des années 1990 dans une rue ancienne de Bucarest : la rue Orașu, située dans le centre-ville, à proximité de la gare du Nord et du marché Matache. Les hypothèses qui ont guidé ce travail ont été tracées dans le cadre d'un atelier franco-roumain d'ethnologie de la ville dirigé par Gérard Althabe.
- 2 L'ouvrage est l'un des premiers à exprimer une conception de l'ethnologie qui peine à s'installer en Roumanie. Les auteurs ont considéré la ville comme un lieu possible, parmi d'autres, d'étude de la construction des rapports sociaux. C'est donc en partie une rupture avec l'ethnologie pratiquée en Roumanie pendant longtemps, qui était centrée encore, au début des années 1990, sur l'apologie du paysan, de la culture populaire et de la nation, et ne prêtait, à quelques exceptions près, pratiquement pas d'attention aux phénomènes immédiats et d'autant moins à la ville.
- 3 Le livre n'est pas strictement adressé aux ethnologues, bien au contraire : les historiens y trouveront des témoignages sur la vie pendant le régime communiste, les architectes des photographies d'immeubles qui datent du XIX^e siècle, les amateurs de littérature des fragments narratifs reconstituant une atmosphère presque cinématographique d'un milieu social et d'un temps donné. Présentant des biographies de maisons et de personnes et des scènes de leur vie quotidienne, le livre comprend des récits personnels recueillis à travers des entretiens, des notes de terrain livrées à l'état brut, ainsi que plusieurs dizaines de photographies en noir et blanc de tous les immeubles de la rue.
- 4 À travers le croisement de sources d'archives et de témoignages d'habitants, toutes les maisons retrouvent leur histoire depuis la fondation jusqu'au début des années 1990 : sont ainsi reconstitués leurs avatars dus aux héritages, aux ventes et locations successives, à la nationalisation dans les années 1950-1960, à la réappropriation après 1990.
- 5 Les individus interviewés racontent leur vie et décrivent leurs relations avec les voisins, restituant un univers de sociabilité dont plusieurs instantanés retiennent l'attention tour à tour : l'expérience d'une famille réfugiée de Bucovine pendant la deuxième guerre mondiale ; le portrait d'une jeune enseignante navetteuse pendant la décennie 1980 et ses

relations avec sa famille d'origine ; des éléments pour un tableau du quotidien des années 1980 ; des rituels de la vie domestique (déménagements respectant le calendrier traditionnel de la transhumance ; le grand ménage avant Pâques dans l'ensemble des maisons de la rue ; la fabrication des conserves pour l'hiver) ; des éléments dessinant un mode de vie mi-villageois en plein centre-ville de la capitale (la cuisine d'été et les toilettes dans la cour, l'eau cherchée à la fontaine, l'élevage et le sacrifice du cochon, l'appropriation de la rue pour les jeux des enfants ou les mariages, les fêtes, l'entraide, voire les conflits de voisinage) ; les rapports avec les institutions anciennes (l'église paroissiale) ou nouvelles (des firmes étrangères et un restaurant discothèque installés dans la rue après 1990) ; les expériences de déclassement et d'appauvrissement vécues par les petits artisans et les retraités qui vieillissent tout en regrettant les temps jadis, les congés payés, mais aussi les tickets pour aliments et même les files d'attente.

- 6 Le potentiel heuristique des démarches conjointes de G. Althabe, I. Nicolau, et I. Popescu, de même que certaines clefs d'interprétation des transformations sociales larges que connaît la société roumaine contemporaine sont synthétisés dans le texte ci-dessous, qui est à la fois un entretien accordé par G. Althabe aux auteurs et une conclusion de l'ouvrage.
- 7 Ioana CÎRSTOCEA
- 8 Antoine HEEMERYCK
- 9 J'essaie de reconstituer mon état d'esprit lorsque je suis arrivé pour la première fois à l'aéroport d'Otopeni. C'était en juin 1992. Il y avait des soldats armés partout, de la crasse, des queues sans fin, des gens qui tenaient leur passeport à la main, attendant devant des guichets où tout allait lentement. J'ai alors eu le sentiment de reconnaître les traces d'un passé récent.
- 10 Mais mon regard ne pouvait être innocent, puisque j'étais prisonnier d'une image construite tout au long de mon existence, qui s'était élaborée dans un monde coupé en deux. L'image de la Roumanie que j'évoque était un mélange de séquences ayant eu un écho fort chez nous : le couple Ceaușescu, une ville détruite pour être reconstruite autour d'un symbole mégalomane – la Maison du peuple –, des villages désaffectés et des paysans regroupés dans des constructions hybrides de type urbain, enfin, les scènes télévisées des événements de la fin 1989, des soldats tirant sur la population, des chars d'assaut évoluant sur le pavé, le balcon du Comité central... À mon arrivée à l'aéroport d'Otopeni, j'avais à l'esprit l'image d'une Roumanie comme lieu emblématique d'un totalitarisme poussé à l'extrême.
- 11 Avec le temps, je me suis libéré de cette image. Je suis revenu plusieurs fois en Roumanie et j'ai eu l'occasion de connaître des gens, de découvrir la ville, la rue Orașu...
- 12 D'après moi, ce sont les relations de famille qui constituent l'enjeu de l'enquête. Il est évident que ce qui prime ce sont les témoignages sur ces relations, sur la famille étroite – les parents, les enfants, les frères. C'est autour de l'appartenance familiale que s'articule la production des identités. Les gens se construisent d'abord dans une relation de famille, pour prendre ensuite en possession le monde extérieur. La famille – et lorsque je le dis en Roumanie cela a l'air banal – c'est l'axe autour duquel tout gravite. Mais ce n'est pas banal, puisque cela ne se passe pas comme ça partout. En France, par exemple, c'est complètement différent, les relations familiales sont des relations comme les autres qui relèvent de la logique de l'affinité élective. On peut avoir ou non des relations avec ses frères, ses sœurs, ses parents. Chez vous, ne pas être en relation avec eux c'est anormal.

- 13 Dans l'ensemble du texte, donc, la scène familiale est centrale. C'est là que l'on trouve de l'amour, de la haine... Quoi qu'il en soit, les relations sont fortes, intensément vécues. Quelqu'un peut aller jusqu'à interdire à son fils de porter son nom. Dans un autre cas, c'est la fille qui contraint sa mère de ne pas se remarier, de manière à ce qu'elle n'introduise pas un homme étranger dans la maison, et les deux époux potentiels se rencontrent fortuitement comme un couple adultère. Ailleurs, c'est l'homme qui interdit à la femme avec laquelle il se remarie de voir la fille de son premier mari, les deux femmes se rencontrent en cachette. Il apparaît une série de nœuds dans les relations de famille, qui ont leur logique propre.
- 14 Seul le temps peut détériorer ces relations. Le temps c'est l'ennemi ! Dans ce sens, l'immeuble de la famille D. me semble emblématique : c'est le témoignage d'un effort, courant avant la guerre, des parents qui tentent d'installer les enfants mariés dans la proximité (généralement ce sont des maisons construites sur un terrain, dans ce cas c'est l'immeuble). Dans cet immeuble c'est la tragédie des Atrides : une belle-fille n'est pas reçue par les autres et, quand le mari meurt, cette femme et sa fille refusent d'habiter l'immeuble, l'appartement restera vide. Au rez-de-chaussée, une fille D. est abandonnée par ses enfants et elle habite seule l'appartement. Cet immeuble dans la pierre est l'illustration de l'utopie qui consiste à bloquer le temps dans les relations familiales, elles se composent et se décomposent en permanence et les individus sont pris, happés dans ce mouvement. En réalité, le temps ne s'arrête pas, les groupes se composent et se recomposent, les gens sont entraînés dans toutes sortes de problèmes qui peuvent générer des drames – la relation avec le fils, avec la fille, toutes sortes d'histoires qui ont un poids important. Ici, en Roumanie, je vois que vous entretenez des relations qui n'existent plus chez nous. Ma sœur n'est pas pour moi plus qu'une amie.
- 15 Le texte laisse aussi voir une série de situations contradictoires liées aux objets. Il existe des périodes pendant lesquelles les gens accumulent des objets mais, après, un temps vient pour s'en détacher. Le fait est évident dans le cas de Mme I., où la relation avec les objets de la mère est influencée par ses sentiments envers elle. Parce qu'elle hait sa mère – une femme de l'ancienne bourgeoisie d'avant-guerre apparentée à la famille Magheru – elle se détache de ces objets-là, qu'elle jette tout simplement à la poubelle ! J'ai rencontré des situations comparables dans les entretiens avec des personnes qui ont déménagé dans un immeuble HLM. Beaucoup de nos interlocuteurs disent s'être présentés nus lors de leur installation. Et ils vont construire leur environnement domestique, ils repartent à zéro par rapport aux parents, et en même temps ils établissent la continuité avec eux. D., par exemple, qui est un cas non significatif puisqu'elle n'est pas mariée, refuse les meubles et les objets que ses parents veulent lui donner. C'est un moment ambivalent, dialectique avec le moment clé qu'est la constitution par les enfants d'un foyer familial. Auparavant il y avait une continuité, maintenant les cas sont fréquents où la transmission est devenue impossible.
- 16 Ce qui arrive souvent dans la rue Orașu, c'est le divorce entre les relations de famille et la maison même. La fragilisation de la maison est évidente. Le statut de propriétaire diffère beaucoup d'une époque à l'autre, la relation qu'on avait avec la maison dans les années 1950 n'est pas la même que celle qu'on avait dans les années 1970 ou 1980 et aucun des moments ne se compare avec la France. Ici, les gens ont toujours vécu le risque de perdre leur maison par nationalisation, expropriation, démolition, tremblement de terre. Pendant des années, la rue Orașu fut parmi celles menacées de démolition. En effet, il intervient ici un autre problème qui pourrait être un bon terrain de recherche : je me

réfère à la contradiction entre la propriété privée et un contexte hostile à la propriété. Dans un tel contexte hostile à la propriété, les acteurs ont été obligés d'acheter des appartements, pour avoir où habiter. La manière de les acheter est en elle-même intéressante : M. Ș., par exemple, insistait pour payer une avance à ceux qui vendaient et il leur a laissé tout l'argent qu'il avait sur lui.

- 17 La fragilité de la maison est accentuée par les souvenirs des années 1950-1960, lorsqu'il fallait partager la maison et la cour, habitant avec d'autres « au commun ». Et il ne faut pas oublier non plus les tremblements de terre, qui intervenaient à leur tour pour accentuer la fragilité de la maison, définie par excellence comme élément stable. Prenons l'exemple de cette femme qui ne peut pas oublier le tremblement de terre de 1941 et qui dort pendant des décennies gardant ses chaussures au pied du lit, dans l'attente du prochain. Enfin, la fragilité s'accroît lorsque l'ancien mode des relations familiales devient trouble et lorsque la tentation de s'enraciner s'affaiblit. Mais, y compris dans ces cas-là, dans les conditions où il arrive tout ce qui arrive, les gens de la rue Orașu auraient du mal à comprendre l'option de ces Américains qui vivent dans des caravanes ou celle de certains Européens qui habitent des péniches. Et ils le comprendraient d'autant plus difficilement que ce n'est pas toujours par manque de moyens que cela se passe ainsi, mais par refus de la sédentarisation.
- 18 Un autre aspect qui m'a frappé, c'est la manière dont les gens s'autodéfinissent sans faire référence à l'extérieur, à leurs vies professionnelles par exemple. Il n'en est pas question ! On dirait que ces gens sont seulement des époux, des parents, des frères et que leur profession ne compte pas. Les relations de famille semblent être une alternative à la vie professionnelle toujours contrôlée par le parti communiste. Lorsque quelqu'un se définit par le poste qu'il occupe, il cesse d'appartenir aux relations de la rue, qui signifient la famille et le voisinage. Par là, le texte devient tout aussi important par ce qu'il ne dit pas explicitement, car il ouvre une perspective pour l'analyse du communisme. On pourrait affirmer que se tourner vers la famille signifie pour les gens une manière de contourner le régime communiste et le processus totalitaire, qui plus est, que la famille a phagocyté le système communiste, imposant ses relations spécifiques, de la base jusqu'au président. Le clientélisme, le népotisme, la parenté spirituelle ne sont pas autre chose que l'expression de ce phénomène. Le projet totalitaire s'est brisé aussi sur la famille, mais on peut inverser et dire que c'est la famille qui dévore du dedans le système communiste, les institutions sont corrodées du dedans. Il est intéressant de montrer qu'à partir de cette chronique d'une rue on peut ouvrir sur une analyse plus globale.
- 19 Un autre problème qui se dégage du texte, c'est l'espace occupé par le voisinage. L'idéal, c'est d'avoir des voisins qui soient le plus possible proches de l'espace familial. Mais, d'habitude, les frontières entre les deux espaces ne se transgressent pas. Il se passe toutefois quelque chose dans le cas des familles B. et S. L'acte fondateur de leur relation est le moment où Mme B. vient inviter les S., après le tremblement de terre de 1977, à habiter chez elle pendant les travaux de réparation de leur maison. Le rapprochement et les relations résultant de cette cohabitation consentie sont subtils. Mme B. prépare les pains tressés pour l'enterrement de M. S. mais aucun d'entre eux n'accompagne la famille à Brașov, pour la cérémonie. C'est toujours Mme B. qui « adopte » C. et P., amis de sa fille, qui vivaient des moments difficiles. Elle se comporte envers eux comme une marraine. D'ailleurs, le parrainage, tant dans son sens propre que dans son sens figuré, intervient fréquemment dans la vie de la communauté et même dans la vie professionnelle. Pendant

- la période communiste, il a constitué une manière de réduire le contrôle du pouvoir : on était protégé si on avait des parrains importants.
- 20 Parfois, la relation de rapprochement est réversible. Je pense au cas de la voisine qui a été proche, pendant un moment, de la famille S. : quelque chose est intervenu et les relations se sont détériorées. Pour la plupart, les relations de la rue ne sont pas durables.
- 21 Il existe à coup sûr un mouvement contradictoire qui se manifeste dans la construction de la rue comme espace résidentiel. D'un côté, on peut observer une tendance à respecter l'espace de la famille et, d'un autre côté, une tendance à nouer des relations avec le voisinage. Il n'est pas obligatoire de réaliser les deux contacts mais tous les deux sont potentiels. Le champ de la cohabitation est potentiellement familial. En même temps, il n'est pas homogène, puisqu'il est envahi par des personnes avec lesquelles, toujours potentiellement, on ne peut pas établir des relations, à savoir les Roms et les membres de la police politique. D'où la note contradictoire de certains témoignages.
- 22 Dans le village, la situation est sensiblement différente, et là je me réfère à mon expérience dans le village de Surani, où tous les habitants sont des parents. La précision du lien de parenté reste inconnue et laisse indifférent, même si dans ce cadre il existe des groupes familiaux où les relations sont fortement exprimées, entre les parents, les enfants, les époux, les frères. Ce qui est frappant, c'est l'indifférence à la généalogie : puisque tout le monde est parent de tout le monde, cette parenté généralisée ne compte plus. La filiation, ce qui fait que quelqu'un soit apparenté à quelqu'un d'autre, ne préoccupe personne. Le prêtre du village a écrit un livre sur les familles les plus anciennes, mais personne ne le lit. Dans le village, l'espace de la cohabitation est dans le prolongement de l'espace familial, la frontière est autour du village. C'est dans cette marge que l'on trouve la municipalité, les fonctionnaires, les politiques : à côté, il y a les instituteurs, les techniciens agronomes, étrangers au village et formant la base principale du parti. L'extérieur du village, c'est donc l'État. Il est intéressant de comprendre la position qu'occupaient dans un tel cadre les activistes communistes originaires du village. J'ai réalisé un entretien avec une femme qui a été maire ou présidente du Conseil local, qui était à la fois parente et activiste. Elle subissait une formation continue de manière à l'arracher à ses relations familiales, on essayait de créer une solidarité entre activistes. En même temps ils étaient repris sans cesse dans les jeux sociaux engendrés par leur appartenance familiale. Ce qui résulte de cet entretien, c'est qu'elle avait essayé de garder la solidarité de parti entretenant en même temps les relations de famille, se servant de sa position pour favoriser sa propre famille.
- 23 Ce modèle travaille la rue Orașu, mais il ne peut s'y réaliser. Il est irréalisable parce que les Roms et les « sécuristes³ » sont là, présents, et en même temps c'est la référence à travers laquelle on vit la rue. Là on peut interpréter le récit mi-réel mi-mythologique de la « horde d'or » : le jeu des enfants à la fin des années 1960 et au début des années 1970. C'est le jeu des enfants qui produit la rue comme le prolongement de l'espace familial. Avec le volley, on empêche l'irruption de voitures, l'extérieur n'entre pas. Avec les jeux de cache-cache tout est ouvert, les maisons et les cours, les enfants ont accès partout, la rue entière devient une cour, une maison. Cela ressort encore mieux avec ces journées de neige de l'hiver 1970, où les enfants édifient avec la neige des maisons sur la rue : symboliquement la rue est transformée en maison. La rue apparaît comme étant ce qu'elle devrait être : le prolongement de l'espace familial. Dans ce mouvement, la rue se ferme sur elle-même, elle existe pour elle-même, comme une famille. On peut faire encore un pas pour poser le problème des limites. Quelles sont les limites de la rue ?

Quelle est la situation des maisons situées à l'angle, qui ont des entrées dans deux rues ? Une d'entre elles cultive l'ambiguïté : à l'entrée de la rue Orașu, habite la famille B. – Mme B. et sa fille, deux personnes qui entretiennent les relations de famille dans la rue – tandis qu'à l'entrée de la rue perpendiculaire habitent des voisins faiblement identifiés, de même que l'ex-proprétaire, qui choque tous ceux qui la connaissent en se livrant à la mendicité. Séparée en deux appartements autonomes, la maison d'en face brise l'ambiguïté. Pendant un moment, les deux parties font corps commun avec la rue. Plus tard, après le départ des anciens propriétaires, l'appartement qui n'a pas d'entrée sur la rue sera habité par des « étrangers ».

- 24 Ce qui intéresse, c'est la manière dont la rue est décrite, comme un dedans avec des limites. Cette façon de décrire la rue comme un espace qui se suffit à lui-même exprime une perspective qui s'inspire du modèle de communauté villageoise. La référence au village est le cadre dans lequel on produit cette description. Puis dans la durée, la rue s'évanouit, elle s'efface dans l'ensemble : avec l'invasion des Roms et des entreprises étrangères après 1989, après le décès de plusieurs habitants anciens, la rue n'existe plus comme entité, elle devient un élément quelconque de la ville de Bucarest. Elle perd son identité, mais cette décomposition ne ressort pas des propos recueillis. Dans le texte, l'identité de la rue ressort de la manière dont les limites sont construites, et dans la construction de l'utopie d'une rue qui fonctionne comme une famille. Dans la noce des Roms, ils s'emparent de la rue, ils dressent une tente au milieu, ils entrent en possession de la rue. Pour les autres habitants réagissant en termes de dépossession, il faut que la rue existe. Le sentiment qu'ils ont renvoie à la référence villageoise. L'écart entre la référence au mode de vie rural et ce qu'est l'espace résidentiel urbain engendre les sentiments, la perspective du village sert de filtre aux sentiments des Roumains de la rue.
- 25 Il existe ensuite les deux « vedettes », le « sécuriste » et le Rom. Ils apparaissent dans le texte comme des personnages avec lesquels il est potentiellement impossible d'avoir des relations de famille. Ils semblent être exclus de la rue ou bien on peut considérer qu'ils brisent la rue dans sa qualité d'espace familial. On peut dire qu'ils décomposent la rue et déposèdent ses habitants de la représentation qu'ils s'en sont donnés.
- 26 « Sécuriste » est le nom générique donné à tous ceux qui étaient dans la sphère du pouvoir. Leur anonymat est frappant, ce sont des gens sans nom, des incertitudes : les interlocuteurs avouent ne pas savoir si tel individu l'était ou non. La construction du personnage du « sécuriste » en fait un étranger. Le seul qui a une certaine épaisseur est monsieur S : il est « sécuriste » et en même temps il est un dépravé moral : on insiste sur le fait qu'il n'accepte pas que ses filles mangent avec lui et sa femme à table. Il transgresse donc le principe du lien familial, le repas commun étant un des principes du modèle de comportement familial. Et il transgresse aussi les normes du voisinage, puisqu'il va dénoncer sa voisine pour travail clandestin de couture, bien que sa propre femme fasse la même chose, et pas de n'importe quelle façon, mais en rendant des services à des épouses d'ambassadeurs, qui viennent la voir en voiture.
- 27 L'histoire des voitures officielles – des voitures noires – fait penser à Kafka. Une voiture noire doit être l'attribut de quelqu'un que l'on croit ministre, on ne sait pas trop où. Une voiture noire s'arrête devant la maison de quelqu'un... Tous ceux qui entrent en contact avec la voiture noire sont des étrangers, les relations avec eux sont inconcevables. La description de la présence du régime dans la rue est celle d'étrangers, c'est la mise en œuvre d'une différenciation entre « eux » et « nous », mais c'est une relation irréconciliable, on ne peut à aucun moment imaginer que ces gens peuvent entrer dans la

rue. Ils sont aspirés vers le dehors, ce dehors où est fixé le pouvoir. Le pouvoir est à l'extérieur, il appartient à la sphère des tremblements de terre, cette aspiration vers l'extérieur les rend anonymes et dangereux. Quand on touche le pouvoir, on devient un étranger à un monde structuré par le familial. Ces gens anonymes et mystérieux se trouvent ailleurs, même s'ils sont présents.

- 28 Le deuxième intrus est le Rom. En ce qui concerne les Roms, la situation concernant l'anonymat est différente. L'« Arménien » fait partie de la rue, on connaît même les noms de ses enfants. Les autres sont faiblement dessinés, ils viennent et ils s'en vont, ils passent tout simplement. De toute façon, les Roms font partie d'un monde parallèle à celui des Roumains. Ils vivent dans un monde de l'excès, mais un excès par rapport à votre propre culture à vous. Lorsque je dis « un monde de l'excès », je cite Aurora Liiceanu qui a écrit un texte où apparaît très clairement cette idée. Prenons l'exemple des noces. Les Roms font la fête, ils vont à l'église, ils dansent, mais tout est à la limite de l'insolite : les costumes élisabéthains, la robe de la mariée trop décolletée, les voitures trop luxueuses... Un excès en dérision, mais cela par rapport à votre propre modèle de mariage. Ce monde ne laisse pas indifférent, parfois il irrite, parfois il amuse. La description du mariage, par exemple, est faite avec amusement, on peut sentir le sourire. Un monde parallèle et apparemment différent, mais qui, en fait, est plus semblable que ne l'on aurait cru au premier abord. C'est d'ailleurs ce qui explique les extraordinaires difficultés soulevées par le problème des Roms en Roumanie.
- 29 De temps en temps, une incertitude apparaît dans le texte quant à l'identité de l'un ou l'autre d'entre eux. Certains refusent de se considérer comme tels. À peu d'exceptions près, ils représentent un extérieur qui envahit la rue. Entre les Roms, d'un côté, et les « sécuristes », d'un autre, ce qui reste de la rue ne représente plus grande chose. Mais, je le répète, la dépossession de la rue c'est une impression due au modèle villageois. Dans mon immeuble par exemple, tout le monde peut avoir un appartement, à la seule condition de ne pas déranger les autres. La présence des uns et des autres ne compte pas, parce que les gens ne se connaissent pas. Ce qui frappe ici, c'est que l'on n'est jamais indifférent aux voisins, et cela, je l'ai déjà dit, parce que, idéalement, ils représentent des parents potentiels.
- 30 Cela a été la première partie de l'analyse du texte. La seconde est une tentative de replacer la rue dans la ville de Bucarest. La rue Orașu se trouve, visiblement, prise entre deux mouvements opposés : d'abord la modernisation et l'urbanisation, ensuite la perpétuation du modèle rural. La ville même de Bucarest s'est développée à travers une relation de continuité entre le rural et l'urbain. C'est une urbanisation qui se fait dans l'investissement du rural, à travers la relation dialectique entre urbain et rural. Cela veut dire que la rue Orașu est une des nombreuses rues où l'urbain ne s'est pas réalisé dans un rapport de rupture avec le rural. Selon Max Weber, la ville de l'Europe occidentale est construite sur la rupture avec le rural, on produit des citoyens qui auraient des rapports sociaux de citoyens, qui émergent du refoulement des rapports sociaux des ruraux. L'urbanisation est la fabrication du citoyen dans la mort du rural, ainsi la ville devient un espace symbolique producteur d'une identité propre à la ville. Mais cela ne se passe pas comme ça à Bucarest, qui ne devient une ville qu'après 1880. Avant ce moment-là, Bucarest était une agglomération d'îles où l'on pouvait rencontrer des populations mélangées, des maisons de boyards, des églises, des monastères. Il s'agit d'une autre formule urbaine, dont la rue Orașu fait encore partie.

- 31 La ville de Bucarest a toujours eu une centralité faible, elle n'a jamais eu un centre politique fort, disons un palais, qui devienne un point de référence pour les constructions ultérieures. Même le premier roi de la Roumanie moderne a fait bâtir le château de Peles, dans les Carpates, où il se rendait souvent. Mais le centre politique fort, qui aurait pu favoriser la création d'une identité urbaine et la cristallisation des différences par rapport au village, a continué d'être absent.
- 32 C'est là qu'intervient un second mouvement : le régime communiste et Ceaușescu ont voulu transformer la ville en lieu privilégié du pouvoir et de mise en œuvre du projet totalitaire. La modernité urbaine et l'homogénéisation de l'architecture introduisent une importante rupture par rapport au village. Je crois qu'il y a deux moments historiques importants et en même temps très différents. Lors du premier, ont été réalisés les grands ensembles des années 1960, 1970, 1980 : les quartiers HLM de Militari, Drumul Taberei, Balta Albă... À ce moment-là, les immeubles de ce type ont été amenés jusqu'au centre-ville. À Paris, par exemple, le centre-ville a été épargné. Ce genre d'habitations crée une forte homogénéisation, tout un ensemble social ne peut plus se construire pour lui-même que par rapport au pouvoir. Et il s'ensuit le deuxième moment, où le projet ceaușescien devient vraiment original, et je me réfère au Centre civique et à la Maison du peuple. Ce gigantisme va définitivement rompre la relation avec le mode rural. Ce que Ceaușescu avait compris, c'est que, pour détruire le modèle rural, il ne fallait pas détruire les villages, mais les grandes villes, et imposer un centre comme la Maison du peuple, qui faisait que la Roumanie entière devienne une ville. De toute façon, il est certain que bâtir un Centre civique et une Maison du peuple dans une ville à centralité faible, c'est un acte d'une violence extraordinaire. Dans la perspective totalitaire, la rue Orașu et les autres rues de la même nature représentaient l'inversion exacte du projet communiste d'urbanisme. Une architecture basée sur la diversité s'affronte de la sorte à une architecture imposant la règle de l'unité. Ces rues, par leur simple présence, mettaient en danger le projet totalitaire et c'est pour cela que, dans les années 1980, la rue Orașu se trouvait sur la liste des rues qui allaient être démolies. Le spectre de la démolition a d'ailleurs poussé de nombreuses personnes vers les immeubles HLM, le sens de ces derniers étant, dans le projet totalitaire, de transformer les gens qui y habitaient. Dans la technologie de production de l'homme nouveau, l'immeuble HLM devait jouer un rôle de première importance.
- 33 Heureusement, il existe un clivage entre le projet communiste, qui supposait une construction de soi par rapport à l'État, et ce qui s'est passé en réalité. C'est d'ailleurs ce qui a rendu possible 1989. Et c'est ce qui fait l'intérêt de continuer à étudier les immeubles, pour voir comment s'est perpétué le modèle d'habitat de type Orașu. Très souvent un immeuble est une rue comme Orașu, mais en hauteur, rangée sur la verticale. On n'y est pas indifférent aux voisins, on entretient avec eux des relations de type familial, il y a des Roms et des « sécuristes » et, maintenant de nouveaux riches. Le départ à l'immeuble c'est une manière d'obtenir le confort domestique, de régler l'articulation des générations. Mais on ne peut pas parler d'une rupture dans la pratique des gens, dans leur mode de vie. Je veux dire que la rupture escomptée par le projet totalitaire, qui tenait à tuer la rue, à faire disparaître un mode de vie, n'a pas eu lieu. Tel ne fut pas le cas, bien au contraire ! Et de là un quiproquo considérable entre les gens et le régime. Que se passe-t-il ? Le régime peut produire, par la violence, un monde urbain étranger aux habitants, mais ceux-là trouvent la force de rendre le monde habitable en gardant une relation avec le modèle villageois. Ils le font par un rattachement réel au village, mais

aussi par un rattachement imaginaire et symbolique. Ils changent le monde imposé par le régime communiste en s'appropriant des choses infâmes. Un immeuble dans de telles conditions est quelque chose d'infâme !

- 34 La référence au village se retrouve dans le schéma de cohabitation dans les immeubles. Il est plus compliqué ici, évidemment, puisque le mélange social est terrible. Dans une cage d'escalier que nous avons étudiée à Balta Albă, il y avait un colonel, un chercheur, des Roms, des ouvriers. Des relations entre deux ou trois familles avaient toutefois pu se nouer, même si l'espace de cohabitation était resté essentiellement étranger et défavorisait les relations de voisinage. En tout cas, on peut affirmer, dans ce cas aussi, qu'entre le bucarestois et sa ville il existe toujours le village. C'est ce qui a constitué une force car, si ce n'était pas ainsi, les gens auraient été liquidés par le régime communiste, qui avait dépassé le niveau supportable de la destruction...
- 35 Donc, il y a d'un côté ce régime qui donnait à la vie urbaine la fonction de créer l'« homme nouveau » et, d'un autre côté les gens qui lui donnaient un sens à partir du modèle rural... Une tension qui fait naître tant de choses... Toutes ces observations me sont venues à l'esprit à partir des témoignages recueillis dans la rue Orașu.

NOTES

1. Ce texte, présenté par Ioana Cîrstocea et Antoine Heemeryck est la postface de Gérard Althabe au livre d'Irina Nicolau et Ioana Popescu : *O stradă oarecare din Bucuriști* [Une rue quelconque de Bucarest]. Bucarest, éd. Nemira, 1999. La traduction du roumain au français a été réalisée par Ioana Cîrstocea et comparée aux notes de G. Althabe.
 2. Chercheuses au musée du Paysan roumain à Bucarest. Irina Nicolau, décédée en juillet 2002, a mené plusieurs recherches en collaboration avec G. Althabe. Voir par exemple : Althabe G., Nicolau I., 1999. « Les gens et les choses : intimité et consommation », *Martor*, 4. Bucarest : 134-146.
 3. Officiers de la police politique, *Securitate* en roumain.
-

AUTEURS

GÉRARD ALTHABE

EHESS